



# Au nord, c'était les pigeons

Dans le nord de la France, des centaines d'amateurs s'adonnent aux courses de pigeons voyageurs. Héritée des coronas, la colombophilie rythme les jours, et parfois même les vies, de ces passionnés.



Nomain, Escaudain (Nord)  
De notre envoyée spéciale

« **L**e ciel, c'était l'horizon », pourrait ajouter, en chœur avec Pierre Bachellet, Jean-Louis Lemaire. Lui n'a rien d'un chanteur, mais il élève 120 pigeons, qu'il entraîne à la course depuis un jardin plat et fleuri de Nomain, au nord de Valenciennes. En France, ils sont 10 500 colombophiles licenciés, dont la moitié dans l'ancienne région du Nord-Pas-de-Calais.

« Mon père, et son père avant lui, avait des pigeons. J'ai toujours vécu ça », raconte l'instituteur à la retraite, les yeux rieurs derrière des verres fins. La colombophilie apparaît en Belgique, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les ouvriers des usines textiles frontalières, à Roubaix et Tourcoing, succombent alors au jeu, qui gagne rapidement le cœur des coronas. « On a longtemps trouvé un pigeonnier à chaque porte de mineur », aime raconter Titi, 79 ans, colombophile d'Escaudain (Nord). Contre les coups de mou, les coups de grisou, les courses de pigeons permettent d'oublier, le temps d'un dimanche matin, la dureté du travail.

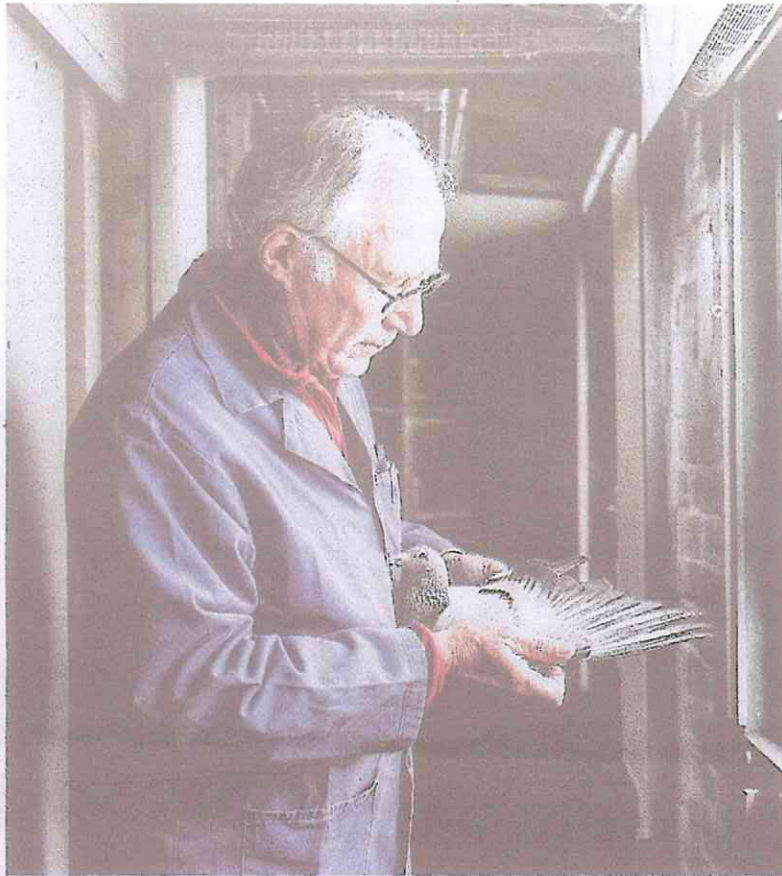
« C'était un moyen de sortir de l'environnement noir de la semaine, et de s'offrir un peu de ciel bleu, ana-

lyse Jean-Jacques Dupuis, le président de la Fédération colombophile française. Et puis c'était surtout l'occasion pour les mineurs de battre leur chef à la mine, de prendre leur revanche. Aujourd'hui encore, c'est un loisir très compétitif : on engage ses pigeons pour gagner ! »

« Mis en loges » - comprendre en cages - la veille de la course, acheminés par camion jusqu'au point de départ, les pigeons voyageurs reviennent ensuite à leur colombier, là où ils ont été élevés. Un sens de l'orientation exceptionnel, possible grâce à un organe sensible dans le bec, capable de détecter le champ magnétique terrestre. « On subit quand même 5 à 10 % de perte selon les trajets. Plus la distance est grande, plus on a de chance que les pigeons ne reviennent pas », précise Jean-Louis Lemaire.

Trois genres de courses sont à distinguer, celles de vitesse, de demi-fond - jusqu'à 400 kilomètres de distance, à vol d'oiseau évidemment -, et celles de fond, qui vont jusqu'à 1 000 kilomètres. Cette dernière catégorie est surtout réservée aux grands compétiteurs : la plus réputée a lieu en juillet, au départ de Barcelone. S'il avoue en avoir été fêru un temps, Jean-Louis préfère désormais les petites distances : « J'avais quand même l'impression ●●●





Rague électronique permettant de tracer le parcours du pigeon (page de gauche). Des pigeons femelles, dans leur valière, chez le colombophile Jean-Louis Lematre, à Nouvion dans le Nord (au centre). La veille d'une course, Jean-Louis met ses champions « en loges » (en cages), avant de les acheminer en camion sur le lieu du départ. Stéphane Dubronel pour La Croix

## repères

Déjà, au temps d'Aristote

Le Grec Aristote (IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) est le premier à évoquer la domestication des pigeons. Rapidement, les Romains en comprennent l'intérêt et bâtissent d'énormes pigeonniers pour les aider dans leurs conquêtes.

Au IX<sup>e</sup> siècle, Charlemagne fait de l'élevage de pigeons un « privilège nobiliaire ». La poste par pigeons se répand dans les cercles de pouvoirs.

Le privilège est aboli à la Révolution, en 1789. Tous les citoyens peuvent alors acquérir des pigeons et les premières courses débutent, en Belgique et dans le nord de la France.

Pendant les deux guerres mondiales, le pigeon voyageur est un messager prisé, puisqu'il est presque inatteignable par l'ennemi. Au Royaume-Uni, la médaille « Dickin », qui honore les animaux en temps de guerre, fut décernée à 32 pigeons entre 1943 et 1949.

L'armée française conserve un colombier militaire, aujourd'hui encore, au mont Valérien, à Suresnes en banlieue parisienne.

... que les pigeons souffraient un peu, lors des courses trop longues», commente-t-il.

Les colombophiles sont pour la plupart très attachés au bien-être animal. Jean-Louis Lematre estime déboursier 150 à 180 € mensuels dans l'achat de grains de qualité et de médicaments. Sur une ardoise noire placardée à l'entrée de son colombier, est même inscrite une recette de grand-mère : « Je fais macérer du thym dans du vinaigre, j'en mets une cuillère dans l'eau des pigeons, et on raconte que ça a des vertus respiratoires », sourit le Nomainois.

Il a aussi, à quelques rares occasions, acquis des pigeons aux enchères. « Elle, son père, je l'ai acheté à un vendeur hollandais », dit-il en désignant la doyenne de ses troupes, une pigeonne d'un blanc immaculé, née en 2007, qu'il appelle « mamie » avec affection. « Son grand-père avait réalisé des exploits, son père aussi : elle m'a rapporté presque 60 € en sept ou huit ans. Soit 80% de réussite », s'extasie le colombophile. Depuis, il élève deux de ses pigeonneaux.

Si Jean-Louis Lematre n'a jamais vendu d'oiseau, un bon pedigree peut rapporter gros. Il est impossible, en effet, de parier sur les autres compétiteurs lors d'une course, et les récompenses

« Les dimanches de course, ni moi, ni ma femme, ni mes enfants ne mangions tant que les pigeons n'étaient pas rentrés. »

se résument souvent à quelques centaines d'euros. « Du coup, le seul moyen de se faire beaucoup d'argent, c'est par la vente de pigeons pour la reproduction », conclut-il.

Les champions s'achètent à prix d'or, surtout depuis que la Chine s'est prise d'amour pour la colombophilie. Initié au loisir à la fin des années 1990, ce pays comptait 400 000 licenciés en 2019. En mars 2019, le pigeon mâle d'un éleveur flamand a été vendu 1,25 million d'euros aux enchères. Si l'identité de l'acheteur demeure secrète, il y a peu de doute qu'il s'agisse d'un collectionneur chinois.

Les Pays-Bas et la Belgique voient les éleveurs professionnels essayer. Sur la table de chevet de Titi, l'amateur escaudinois, trône le dernier bulletin trimestriel du colombophile. Au dos, une pleine

page de publicité pour le « Colombier Hétru », à Pommerœul en Belgique, sur laquelle des slogans promettent : « Nous achetons le meilleur à prix d'or et en revendons la crème à prix modéré », ou bien « Les origines belges, néerlandaises et allemandes les plus célèbres par leurs meilleures lignées ». Les premiers prix débutent à 250 €. Afin d'attester de l'origine des pigeons les plus coûteux, des tests ADN sont pratiqués en amont des enchères.

Certains compétiteurs, avides de victoires et de gros sous, vont jusqu'à doper leurs pigeons, à la cortisone ou au café. Si les contrôles se révèlent positifs, une commission disciplinaire se réunit et décide d'une sanction. « Mais les faits de dopage sont vraiment très minimes et ne concernent pas la France. Dans l'esprit des amateurs, le dopage ne fait pas partie du loisir », précise le président de la fédération, Jean-Jacques Dupuis.

Dans l'Hexagone, la colombophilie demeure avant tout un « loisir traditionnel », porteur de symboles et de souvenirs forts, au-delà du simple « folklore régional ». Nombre de terrains se sont déployés autour du pigeonier, pièce maîtresse du jardin, en bois, en pierre, à plat ou sur pilotis. Sur tout, des générations entières de « coulonneux », les colombophiles

en patois ch'ti, se sont consacrées à cette passion, lui réservant dimanches et longues heures quotidiennes. Le grand-père de Titi était champion de France en 1921. Lui assume n'être jamais parti en vacances « en partie à cause des bêtes » : « Les dimanches de course, ni moi, ni ma femme, ni mes enfants ne mangions tant que les pigeons n'étaient pas rentrés », raconte le sexagénaire.

Si « la colombophilie est contraignante pour qui le veut », selon les mots de Jean-Jacques Dupuis, elle peut difficilement être conciliable avec la vie active. Si bien que la majorité des amateurs sont retraités. Mais la relève s'esquisse. Tangy Gervois a été sacré vice-champion de France en 2018, à seulement 22 ans. Désormais charcutier, il continue d'élever ses 200 pigeons, depuis le jardin maternel, à Marconne, dans le Pas-de-Calais. « J'y consacre quatre à cinq heures par jour. J'y suis dès 5h30 le matin, avant de partir au boulot, puis à midi pendant ma pause déjeuner. Et le soir, encore, en rentrant. »

S'il conçoit qu'il s'agit d'un loisir chronophage, jamais Tangy n'a envisagé d'y renoncer. Et promet même, au contraire, d'y initier ses futurs enfants.

Marion Lecas